

CHOPIN

DE L'INTERPRÉTATION DE SES ŒUVRES.

(Suite.)

C'est à cette époque, (1834) que son ami Orlowski écrivait : — " Chopin est plein de force et de santé ; toutes les françaises en raffolent, et les français en sont jaloux. Il est à la mode. Le monde verra bientôt paraître les gants à la Chopin."

La figure idéale et charmante de Chopin, la grâce et la mollesse de ses œuvres les plus connues, enfin sa maladie et ce que l'on savait de ses dernières années, tout contribue à persuader au plus grand nombre que Chopin était un être énervé et affaibli, et cette idée influe malheureusement dans bien des cas sur l'interprétation de ses œuvres. Que de gens, jouant Chopin avec ce que l'on appelle du *sentiment*, ne se doutent pas qu'il y a là un aliment fort et généreux qu'ils détériorent à plaisir. Ce *sentiment*, soi-disant, a le caractère suivant :

1^o On exagère les rubato ; 2^o on retourne, pour ainsi dire la pensée en accentuant les notes qui doivent être faibles, et *vice versa* ; on frappe les accords de la main gauche un peu avant les notes correspondantes du chant.

Ceux qui s'élèvent contre la musique de Chopin sont, en général, des natures peu musicales, critiquant aussi bien les autres maîtres que la musique elle-même.

L'œuvre la plus désespérée, la plus triste de Chopin est la célèbre marche funèbre. Le glas des cloches qui se répète nous pénètre d'horreur et sert d'accompagnement à un chant lamentable et déchirant ! Mais qui oserait dire que cela est maladif ?

Passons maintenant aux plus caractéristiques des œuvres de Chopin, aux mazurkas. Là encore nous allons avoir à combattre l'idée qui les fait considérer comme trop tristes et trop en mineur.

La progression à la mélancolie, à la rêverie, n'est pas une faiblesse par elle-même ; une délicate nature non plus, ne dit pas une nature faible. Chopin, polonais par sa mère ne pouvait se soustraire à ce qu'est le caractère même de ce peuple.

On pourrait blâmer Chopin de s'être complu dans les motifs populaires à notes tristes. N'oublions pas qu'il a rendu avec autant de bonheur, ce qu'il y a de chevaleresque et de guerrier dans ces chansons, et ce qu'il y a de plus difficile à rendre.

Malgré ses souffrances continues, Chopin ne se laissait pas abattre. Une de ses dernières œuvres est l'Allégrô de concert, (op. 46) plein de vie et de gaieté, et qui ressemble un peu à sa fantaisie sur thèmes nationaux (op. 13).

Sur la fin de sa vie il écrivit la fameuse fantaisie polonaise (op. 13), le type du chant guerrier.

Une légende s'est attachée à cette polonaise. Quand il se mit au piano pour exécuter son œuvre pour la première fois, (c'était dans une tour isolée du vieux château de Nohant), il lui sembla tout d'un coup que la chambre se remplissait de guerriers qu'il avait évoqués, et il s'ensuit épouvanté devant les produits de sa propre imagination. Cette légende nous donne la clef de son caractère ; elle nous donne, pour ainsi dire, Chopin tout entier. Le corps, trop faible, ne pouvait supporter ce que produisait l'âme, restée saine et forte.

Peut-on, en définitive, compter Chopin au nombre des désespérés en littérature et en poésie ? Non, car il n'a jamais oublié, au milieu des plus grandes souffrances, l'idéal vers lequel montait son âme. Cet idéal n'a pas toujours servi de guide aux maîtres de la nouvelle époque.

DE L'ORIGINE ET DES
MAÎTRES DE LA SYMPHONIE

LULLI—SCARLATTI—BACH—HAYDN—MOZART—BEETHOVEN

(Suite)

Malgré les séductions de sa personne et de son génie, le grand artiste n'avait jamais connu l'aisance. Généreux, dépourvu de toute entente des affaires, il était absolument inhabile à tirer parti de ses œuvres, et Grimm, qui pendant son séjour à Paris l'avait beaucoup connu, le trouvait au point de vue de ses intérêts matériels " trop peu actif, trop aisément à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune... Je lui voudrais moitié moins de talent, ajoutait-il, et le double plus d'entregent, et je n'en serais pas embarrassé."

Si en regard de ce que la nature a fait pour Mozart, nous recherchons ce qu'il a fait lui-même pour son art, nous le voyons ardent, infatigable, dès qu'il s'agit de s'instruire. Quand on s'étonnait devant lui de son incroyable facilité, il était absolument en droit de dire qu'il l'avait bien méritée par son travail. On sait mieux aujourd'hui ce que son père avait été pour lui, le soin jaloux avec lequel il veilla à son éducation. Musique d'église, oratorios, opéras, divertissements, concerto pour violon, trios et pièces de clavecin, sans marquer dans aucun genre, Léopold Mozart les avait tous pratiqués, et, comme virtuose aussi bien que comme compositeur, il put très utilement servir de guide à son fils au début de sa carrière. Plus tard, celui-ci avait trouvé dans ses voyages toutes les occasions, qu'il recherchait avec avidité, de développer son talent. Pendant son second séjour en France, en se familiarisant avec les opéras de Gluck dont il fut un auditeur assidu, il acquérait le sens de la composition dramatique. En Italie, il apprenait l'art d'écrire pour la voix humaine, et les orchestres de Munich, de Paris, surtout celui de Mannheim, alors le plus réputé de l'Allemagne, lui faisaient connaître toutes les ressources de la musique instrumentale. Enfin, dans sa patrie, une étude opiniâtre des contrepointistes le mettait en pleine possession de la science des combinaisons harmoniques. Passionné pour cette dernière étude, à laquelle ses instincts mathématiques le rendaient particulièrement propre, il sentait bien que seule elle pouvait lui permettre de donner à ses pensées l'expression la plus éloquente. Aussi se montra-t-il toujours reconnaissant à Haydn des leçons qu'il avait reçues de lui, et il avait à cœur de lui témoigner toute sa gratitude dans la dédicace de ces célèbres quatuors dont il confiait le sort " à cet homme illustre, son meilleur ami, le priant de les accueillir avec bienveillance et d'être pour eux un guide et un père." Bach, pour lequel il professait un véritable culte, ne devait pas lui être d'un moindre secours, et l'on raconte qu'un jour, parvenu déjà à l'apogée de sa réputation, comme on lui communiquait des manuscrits inédits du maître d'Eisenach, il s'écria avec joie : " Enfin, je vais donc trouver quelque chose de nouveau à apprendre ! "

C'est grâce à cet heureux accord des dons naturels et de l'étude que Mozart put librement donner carrière à cette fécondité de production qui est un des traits saillants de son génie. Avec la clarté et la correction parfaite de la forme qu'il devait à son éducation, la sûreté de son goût lui faisait trouver pour les genres les plus différents le style le mieux approprié à chacun d'eux. Mais c'est surtout la franchise d'inspiration, la variété et le charme de ses mélodies qui le distinguent de tous les autres maîtres. (A suivre.)